

XYZ. La revue de la nouvelle

Big Boss

Anne-Laure Farlane



Number 21, Spring–February 1990

Personnages

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2718ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Farlane, A.-L. (1990). Big Boss. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (21), 57–63.

Aujourd'hui, j'ai trouvé Big Boss mort. C'était ce matin. Je revenais d'arroser les plantes. Et brusquement, je l'ai vu, pendu au cèdre bleu. En fait, je ne l'ai pas vraiment vu, pas tout de suite du moins. J'ai plutôt perçu quelque chose d'anormal, sans plus. Au début, je me demandais ce que c'était. Ce que cela pouvait être. On aurait dit une espèce de sac blanc qui ballottait. Alors, je me suis approché, et plus j'avancais, moins ça avait l'air d'un sac. En fait, ça n'avait aucune forme, aucune allure. J'aurais très bien pu ne pas m'en préoccuper et le laisser pendouiller là, à l'ombre, un point c'est tout. Seulement, ça n'était pas à sa place. Ça faisait tache. Je me disais : « Peut-être que c'est un journal pris dans les branches, ou peut-être un plastique; enfin, on va bien voir. » Lorsque je suis arrivé au pied du cèdre, j'ai reconnu Big Boss. J'ai prononcé tout haut : « C'est Big Boss. » Cela m'a un peu soulagé, je ne sais pas pourquoi.

Je suis resté un moment au soleil, à le regarder. J'ai vu la gueule ouverte et le filet de sang séché, en coin. Puis les yeux glauques, la cordelette entortillée autour des pattes de derrière et accrochée à l'arbre par un nœud coulant, l'entaille au milieu de la gorge, profonde, en forme de triangle. Enfin, j'ai détourné la tête. J'ai murmuré à mi-voix que le salaud qui avait fait ça aurait affaire à moi, mais ça collait mal dans le décor : j'ai retiré mes paroles. L'eau en contrebas continuait de couler dans les plans de tomates : je suis allé fermer le robinet.

Le soleil commençait à taper dur, alors je suis rentré. J'ai fait la vaisselle comme d'habitude, avec soin. Une fois les ustensiles lavés, essuyés et rangés chacun à sa place, j'ai passé un coup d'éponge sur le trottoir — je veux dire sur le comptoir. Il était dix heures trente-deux minutes : deux minutes de retard sur l'heure de ma première cigarette. Je me suis installé au salon pour la fumer. Je pensais à Big Boss et me demandais que faire. Parce qu'il fallait réagir. Je n'allais tout de même pas me laisser envahir par cette chose inopinée ! Et je repensais à Big Boss ou, du moins, à ce qu'il en restait : la gueule ouverte et le cèdre bleu, le filet de sang séché et les plans de tomates, les yeux glauques et la rhubarbe, la cordelette jaune et les pruniers, l'entaille triangulaire à la gorge et le nerf

de bœuf caché près du lit, derrière la porte du fond. Je passais tous ces éléments en revue, l'un après l'autre. Au fur et à mesure, les choses reprenaient place: je fumais ma cigarette matinale et Big Boss pendait à son arbre, comme de juste. Seulement, il subsistait un hiatus, un vice de forme inadmissible. Car j'avais beau penser et repenser l'événement, il résistait furieusement et ressemblait malgré moi à une herbe folle, un lapsus, une phrase, une toute petite phrase embrouillée et dépourvue de syntaxe. Je me sentais menacé, oui, proprement menacé par l'irruption impromptue de Big Boss au beau milieu de ce jardin que je cultive depuis bientôt cinq ans. Après lui le déluge, la catastrophe domestique, l'hallali, la fin quoi. Tel que je l'avais laissé, il pendait à cet arbre dans toute la force de son irruption et faisait rentrer du même coup le mauvais sort chez moi. C'était trop menaçant à la fin. Il fallait mettre un peu d'ordre *maintenant, tout de suite*, il fallait régulariser la situation. Oui, c'était bien la seule chose à faire ou, du moins, pour l'instant. En bref.

Je suis allé prendre une fiche cartonnée dans le bureau de Manon et j'ai inscrit dessus, en grosses lettres: BIG BOSS. Ensuite, je l'ai clouée à un piquet de bois que j'ai fiché en terre au pied du cèdre entre les REU-BARBARUM (bas lat. « racine barbare », d'où rhubarbe) et le SAXIFRAGA (lat. « qui brise les rochers », d'où saxifrage). Voilà. Je suis revenu sur mes pas et, au moment où je franchissais le seuil du salon, la cloche de la grande entrée a retenti deux fois.

Je suis resté figé quelques secondes, puis la cloche s'est remise à tinter, non pas deux mais trois fois. Je n'ai pas bougé. Au bout de plusieurs minutes, j'ai regagné mon fauteuil en silence. J'ai tiré une cigarette de son paquet et je l'ai longuement observée, comme si elle sortait du brouillard, sachant pertinemment que cette cigarette-là, je n'y avais pas droit. Mon briquet n'était pas à sa place. D'habitude, il est toujours posé à droite du paquet, sur la table basse, la seule de la maison. Mais là, évidemment, avec tous ces événements — Big Boss d'abord, la cloche de l'entrée ensuite —, je l'avais égaré. Je suis retourné dans le bureau de Manon et j'ai pris un des livrets d'allumettes dont elle faisait collection. Ils étaient presque tous là, dans un grand panier d'osier. J'en avais prélevé quelques-uns que j'avais rangés en rosace dans un plateau de cuivre (en provenance du Maroc), suivant le principe de la tarte aux pommes. À ceux-là, je ne touchais pas. Manon, elle, les gardait tous, indistinctement. Elle rentrait d'un de ses fameux voyages et les jetait pêle-mêle dans le panier d'osier après que j'en eus soigneusement noté la provenance dans son fichu, ou plutôt dans son fichier,

c'est-à-dire dans le fichier qu'elle a depuis fichu en l'air, enfin bref. Elle en était folle de ces babioles. Dès qu'elle apprenait qu'Untel partait pour Londres ou pour Jérusalem, elle s'arrangeait toujours pour le joindre et lui demandait de rapporter pour elle toutes les boîtes d'allumettes possibles et imaginables. Elle se déplaçait même très loin, juste pour ça. Elle partait sur un coup de tête et revenait n'importe quand, sans prévenir. Les allumettes, c'était son dada, sa marotte. Avec Big Boss et moi, bien sûr. Big Boss, son chat, et moi...

Je m'échauffais les esprits. Cela me rappelait Manon, du temps qu'elle était encore là. Elle m'a quitté très en colère, à cause de ce fichier, justement, qu'elle a fichu en l'air. Il paraît que je perdais les trois quarts de mes journées à « titiller » sur des pécadilles, des scribouilleries. C'est idiot comme raisonnement, car comment s'y serait-elle retrouvée, sans mes fiches ? Enfin bref, je n'aime pas rappeler ces choses. D'ailleurs, j'ai mauvaise mémoire. Je ne sais ni où ma fille se trouve en ce moment ni quand elle doit revenir. À vrai dire, je ne sais même pas si elle va revenir un jour. C'est pénible. J'ai écrasé ma cigarette à peine consumée dans son cendrier bleu. Normalement, il reste vide. Je ne m'en sers pas. Et puis là, je l'ai vu tel qu'il était avant : un objet que Manon barbouillait allègrement, parfois de mégots, le plus souvent de gommes aux coloris verdis, je veux dire, divers, de cocottes en papier et même de jets de salives bruns qu'elle tirait de ses chiques. Cela m'a donné mal au cœur. Les choses prenaient décidément un mauvais tour. Je suis retourné au salon et j'ai fait une patience. J'avais tout mon temps.

Je me suis calmé. À midi, j'ai préparé le repas que j'ai pris dehors, sur la terrasse. Tout en mangeant, je voyais Big Boss, pendu à son arbre, en plein soleil. Finalement, il était bien à sa place. Il était même — ah, comment dire ? — devenu esthétique, voilà, c'est ça. De la tache blanche qui faisait tache, j'avais su faire une touche artistique, toute en nuances... J'y avais bien pensé, ce matin, en laissant pendre sa fripouille exactement là où je l'avais trouvée. C'était prévu, quoi : je jouissais de l'animal que l'on avait catapulté chez moi, à mon insu, exactement comme si c'était moi qui l'avais pendu là, à l'insu de tous. Il faut se méfier des apparences. La chose avait beau surgir tel un *tuberculum* sauvage, elle était ma chose, mon trophée. J'en éprouvais une rare satisfaction. Au moment du café, cependant, un doute m'est venu. Un doute ou plutôt, une inquiétude. J'ai débarrassé la table en vitesse puis j'ai fait la vaisselle comme d'habitude, avec soin. Une fois les ustensiles lavés, essuyés et rangés chacun à sa place, j'ai passé un coup d'éponge au dépotoir — je

veux dire sur le trottoir. Il était douze heures cinquante-cinq minutes: l'heure de la sieste.

J'ai fermé tous les volets, afin de garder la maison fraîche, puis je me suis allongé. Dans l'ombre de la pièce, j'entendais aboyer les chiens, bourdonner les insectes, sonner les cloches. Le monde extérieur m'atteignait de loin, sourdement, et moi, vieil homme, vieil artiste peintre, vieux maniaque au bord de la dyslexie, je reposais. L'état des choses était peut-être triste, peut-être bien, mais au moins, tout était en ordre. Seulement, il y avait Big Boss. Je n'arrivais pas à me l'extirper du calme, ce touffu chat, il me gâchait ma sieste, voilà. Car, à bien y songer, il se trouvait en mauvaise posture, pendu au cèdre bleu. Aujourd'hui, il gardait l'équilibre, mais demain ? Là était le hic ou le hoc; bref, l'inquiétude quoi. Je le sentais proche. Beaucoup trop proche, menaçant même, sournois, encore plus menaçant que ce matin. Il s'étalait en plein soleil, en train de se putréfier sous mes yeux, et moi je ne le voyais pas ? Car enfin, c'était ça, l'irruption la pire. Les bouches rôdaient déjà autour, ou plutôt, elles s'agglutinaient dessus, dedans. Avec la chaleur de l'été, cela ne prendrait pas de temps, et quand Big Boss serait décomposé, j'aurais l'air insensé, moi, avec mes prévisions. Non, cela n'était pas possible, il fallait trouver autre chose. Il fallait l'enterrer, voilà.

Dès que j'ai trouvé la solution, je me suis senti mieux, mais pas suffisamment bien pour arriver à dormir. Je surveillais du coin de l'œil le mouvement des aiguilles du réveil, j'entendais aboyer les chiens, bourdonner les insectes, sonner les cloches, mais je ne dormais pas. Je ne somnolais pas non plus, d'ailleurs. Mon cœur battait trop vite, à cause de Big Boss justement. Les mains me démangeaient et mes deux gros orteils étaient agités de spasmes, bref, je ne tenais plus en place. Je me suis levé d'un bond. Mieux valait régler cette affaire maintenant, tout de suite, histoire de dormir tranquille, à la fin. J'ai entrouvert les volets et je suis descendu au sous-sol prendre une pioche et une pelle. Il était deux heures, cela faisait une heure que je m'agitais dans mon lit. Pour la première fois depuis le départ de Manon, j'avais dû interrompre ma sieste... Avec tous ces événements, je me sentais fatigué.

Je suis sorti par en bas, c'est-à-dire par le garage. J'ai contourné le potager et je suis allé tout au fond du jardin, derrière le sycomore. Je me suis mis à piocher le sol et à pelleter la terre pour creuser une fosse en bonne et due forme. Le soleil était brûlant. Malgré mon pacheau de saille et l'ombre du sycomore, je suffoquais. La tête surtout me faisait mal. J'ai

dû m'interrompre trois fois, pour faire une pause. Vers trois heures, j'avais terminé mon ouvrage. La fosse mesurait quarante centimètres de large, soixante de long et soixante de profondeur. Il ne restait plus qu'à mettre Big Boss dedans et, comme dit l'autre, tout serait consommé.

Je suis retourné d'abord au garage, chercher mes cisailles et mes gants, puis au coin du potager où je laisse toujours ma brouette contre le muret. Équipé de la sorte, je suis remonté vers le cèdre où pendait Big Boss. En fait, c'est plutôt une manière de parler car, de Big Boss, je ne percevais pas l'ombre la moindre. Au début, je me demandais si je n'étais pas un peu ébloui par la luminosité, mais plus j'avais, mieux je distinguais le cèdre bleu et, visiblement, il n'y avait plus rien... Je me disais qu'il était sans doute tombé dans l'herbe: ce sont des choses qui arrivent. Pourtant, lorsque je suis parvenu au pied de l'arbre, il a fallu me rendre à l'évidence: Big Boss s'était volatilisé. Encore que... ce n'était pas tout à fait ça. Il subsistait un indice, une trace indéniable de son passage.

J'observais très attentivement la cordelette jaune. Hérissée de poils blancs et tachetée de gouttelettes de sang brun, elle se déroulait comme un serpent sur la branche, comme une herbe folle, un bégaiement de la chose. Elle pendait là, immobile, sournoise, bien plus lourde, bien plus inquiétante qu'une dépouille mortelle. Elle pendait là pour me le dire, que je n'avais pas la berlue, que tout était à sa place, gueule ouverte, plans de tomates, rhubarbe, prunier, cèdre, nerf de bleu et moi, chez moi, sur mon propre terrain. Il fallait reprendre à zéro, aller de la mort du chat jusqu'à sa disparition. Du chat, j'étais encore le maître puisque même pendu, un chat est un chat. De sa disparition par contre... C'était innombrable, pendouillant, avec une espèce de fil sans queue ni tête pour m'embobiner, m'enfouiller dans le trou, à l'ombre du sirocco. Je trouvais ça dégoûtant tout à coup, immonde. Je distinguais nettement la cordelette jaune, je l'épelais presque, elle ou, du moins, ce qu'il en restait, tranchée net d'un coup de couteau.

Je me suis dirigé lentement vers la maison. La tête me faisait mal, l'intérieur de la tête surtout. Au moment où j'ai franchi le seuil de la cuisine, la cloche a retenti deux fois. Je suis resté figé quelques secondes, puis la cloche s'est remise à tinter. Je n'ai pas bougé, je suis resté immobile, mais la terre s'est mise à tourner de plus en plus vite, de plus en plus fort. Ma vue s'est brouillée, j'entendais des sifflements, des coups violents frappés contre la porte, des cris. J'avais l'impression non

pas de perdre les sens, mais de sentir une étrange confusion. En fait, c'est à cet instant que je suis tombé et que je suis mort.

À ce moment-là, du moins, je l'ai cru. En fait, je ne savais pas puisque ça ne m'était pas arrivé auparavant. Mais ça devait être ça. On ne sait jamais avec la mort. Bref, passons. Les choses se sont remises en place assez vite. Je gisais sur le dos, par terre dans la cuisine, les mouches s'agglutinaient au plafond et une main s'est posée sur mon bras. Puis j'ai distinctement entendu une voix :

— Papa, ça ne va pas ? Réponds-moi, papa ! Oh merde à la fin, c'est pas vrai ! Tu ne te sens pas bien, dis ?

J'ai cru une seconde que j'entendais la voix des anges, et je serais bien resté par terre encore un peu, pour l'écouter me dire « papa » avec cet accent angoissé de l'enfant qui découvre que son père va mourir, un jour. Seulement, c'était la voix de Manon, je l'ai reconnue tout de suite. Elle était là maintenant et j'ai voulu l'appeler par son prénom, mais aucun son n'est sorti de ma bouche. Cela m'embêtait, cette extinction juste à ce moment. Je lui ai fait un grand sourire et j'ai chanté *En route la troupe*, histoire de dire quelque chose. Faut dire quelque chose dans ces cas-là, faut pas laisser s'installer le silence. Seulement, elle n'avait pas l'air contente, alors j'ai fermé les yeux, comme ça, avec nonchalance. Ça ne lui a pas tellement plu et pour parler, elle parla.

En fait, je ne m'en souviens plus mot pour mot. Sur le moment, chaque phrase semblait bien tranchée, à sa place. Maintenant que j'essaie de mettre les choses en plans, elles s'embrouillent. C'est pas compliqué pourtant : Manon était furieuse parce que personne ne l'attendait à la gare, et elle aurait pu ne pas exister que c'aurait été exactement la même chose. Elle avait été obligée de prendre le bus du matin pour venir jusqu'ici, se traîner avec ses valises, et lorsqu'elle était arrivée, personne. Elle avait sonné, appelé, mais rien, aucune réponse. Bon. Là-dessus, elle est retournée au village et elle a mangé chez Fred qui lui a dit que ça ne se pouvait pas que je sois dehors puisque je ne sors jamais. Bref. Elle est revenue en vitesse avec Fred qui ne se tenait plus tellement il est rance. En chemin, il lui a raconté des choses, des machins sur moi, enfin, des saletés. Ils sont entrés derrière par le jardin, et alors là non seulement elle trouve tous les volets fermés, mais en plus elle découvre Big Boss, mort ! Elle l'a détaché pour l'emporter, c'est normal, non ? Elle paniquait, et pendant ce temps-là, l'autre, le Fred, insinuait des choses salopes dans son oreiller. Passons. Ils sont allés resonner et finalement il a fallu

enfoncer la porte pour me trouver par terre, dans le coma. Elle me secoue et je me mets à chanter comme un troupier. Évidemment, elle n'a pas apprécié. N'empêche, tout finissait par s'expliquer et j'étais content qu'elle soit là. Je ne lui ai rien dit de tout ce cirque, Big Boss et le reste. Je lui ai raconté un bobard, que je ne savais pas, que je n'avais rien vu, rien entendu et qu'avec tous ces événements, j'étais fatigué. Bref.

Il était cinq heures. Je suis monté dans ma chambre et au moment où j'ai fermé la porte, je me suis rappelé que Manon était morte depuis trois ans. Morte et enterrée, sous le figuier. Voilà. Maintenant, je vais peut-être aller dormir.

**André
Carpentier**



*Journal
de
mille jours
[Carnets 1983-1986]*

358 p., 17,95 \$

«[...] un livre que j'ai lu avec un plaisir intense [...]»

Michel Gaulin, *Lettres québécoises*

Coédition: Guérin littérature / XYZ éditeur